

Le Français Nouvelle Vague, à la Mode du Pacifique

Chers congressistes,

C'est un grand honneur pour moi de me retrouver ici devant vous plutôt que parmi vous. Je participe aux congrès de l'APPIPC et de l'ACPI depuis de nombreuses années en tant que congressiste ou animatrice. Lorsque Thora m'a demandé de présenter l'allocution d'ouverture, j'ai été profondément émue. Cette reconnaissance professionnelle m'est très chère et je tiens à vous en remercier. Les organisatrices m'ayant donné carte blanche pour le sujet de l'allocution, j'ai décidé d'exploiter la thématique du congrès, *Le Français, nouvelle vague, à la mode du Pacifique*. D'abord, je vais survoler les grands défis qui nous préoccupent aujourd'hui et suggérer quelques pistes à explorer, et ensuite j'aimerais partager quelques commentaires par rapport au rôle de l'enseignant, rôle qui est en pleine mutation.

Le Français Nouvelle Vague, à la mode du Pacifique! Quel merveilleux thème que se sont donné les deux associations, l'ACPI et l'APPIPC pour le congrès de 2003. Un thème qui mène à réfléchir aux sens multiples de cette belle métaphore.

Parlons d'abord des vagues majestueuses du Pacifique qui prolongent notre regard vers le large, qui nous attirent vers l'inconnu, et au delà lesquelles nous devons nous lancer si nous espérons aboutir vers une mer plus calme. Ces vagues représentent les défis bien connus que nous, en immersion et aux programmes francophones, devons surmonter avant de pouvoir amerrir à un calme dans le monde de l'enseignement du français. (Figure # 1) Je compte me lancer dans chacune de ces vagues ce matin et vous suggérer quelques positions de surf pour essayer de maintenir un équilibre pendant que nous essayons de rejoindre une mer plus sereine.

Le Français Nouvelle *Vague*, à la mode du Pacifique



Figure #1

Lorsque je mijotais ce thème par rapport à l'enseignement du français langue première et langue seconde, j'ai d'abord pensé à la mer et à ses vagues menaçantes, mais ensuite je me suis arrêtée à la connotation du mot 'vague' dans le sens d'un mouvement qui fait remuer un milieu. L'immersion française dans les années '70 fut un tel mouvement. Rappelons-nous l'impact de l'immersion sur la société canadienne depuis ce temps et comment ce programme établi il y a un peu moins de trente ans a contribué de façon positive à la question du bilinguisme. L'immersion a secoué pleins de gens et a encouragé les Canadiens à s'exprimer ouvertement par rapport aux questions linguistiques qui les préoccupaient. Je suis convaincue que le phénomène de l'immersion a contribué, de manière subtile, à la juste reconnaissance des droits des communautés francophones et à une meilleure cohabitation des deux cultures.

Permettez-moi de poursuivre la métaphore maritime que je vous ai proposée plus tôt. Dans notre mer symbolique, il y a des vagues menaçantes comme celles que je vous ai montrées. On y retrouve aussi des vagues douces qui s'entrecoupent et s'unissent dans un mouvement spontané. Pour moi, cette diversité de vagues douces qui se ballottent dans la mer du français, ce sont les jeunes de toutes les régions du Canada que nous accueillons dans les programmes de français langue première et seconde ainsi que le personnel enseignant et administratif qui met en œuvre les programmes.

Ce congrès se veut une croisée de la francophonie, un lieu de rencontre de professionnels qui oeuvrent avec un amour, une fierté et un courage soutenu dans le monde de l'enseignement du français langue maternelle et langue seconde. Aujourd'hui, vous êtes réunis ici, d'un peu partout à travers le pays et les États-Unis, pour vous rencontrer, pour renouer connaissance, pour partager et surtout pour apprendre. Ce congrès offre l'occasion de prendre le pouls par rapport à certains dossiers relatifs à l'éducation en français et de se féliciter des succès rencontrés jusqu'à maintenant. Profitons de ces deux jours de rencontre pour échanger des anecdotes de succès par rapport à l'enseignement dans la langue de Molière, pour partager les expériences que nous vivons dans nos régions et pour discuter de moyens pour relever les défis reflétés dans les vagues que je vous ai présentées.

Le premier défi dont j'aimerais vous parler est celui de créer un réseau pan canadien électronique de professionnels qui s'appuieraient, qui se consulteraient, qui dialogueraient, qui échangeraient et qui formeraient des partenariats créatifs et enrichissants. Vous cherchez une ressource récente basée sur l'approche par projet traitant des Premières Nations ou du système démocratique canadien. Vous voulez de nouvelles idées pour animer la poésie d'Émile Nelligan. Alors, vous vous rendez au site éducatif français pan canadien pour faire une recherche et celui-ci vous propose plusieurs leçons. Ce site pourrait être une collaboration entre l'ACPI et les associations provinciales de l'immersion et soutenu financièrement par le Conseil des Ministres ou par Patrimoine Canada.

Avons-nous vraiment besoin d'un tel réseau ? Dans mes voyages en province et à l'extérieur, j'entends souvent la même plainte: les ressources désuètes, le manque de ressources et l'isolement professionnel. Un réseau permettrait d'avoir une source centrale gérée par des enseignants expérimentés qui verraient à assurer une uniformité par rapport à la présentation des plans d'unités, des leçons et des activités. Les usagers s'habituerait à la forme de présentation des documents et les contributeurs seraient tenus de respecter une démarche pédagogique dans leur présentation. Ce registre central ferait valoir les similarités et les différences dans les résultats d'apprentissage des programmes provinciaux et aiderait à identifier les domaines où il y a une pénurie de ressources. Ce serait une occasion de valorisation pour les enseignants qui y contribueraient leur matériel. Tous les enseignants y auraient accès. On pourrait aussi y afficher les titres de manuels scolaires et de ressources connexes utilisées dans les provinces et les territoires. Les maisons d'édition seraient invitées à contribuer à ce site. Enfin, les responsables du réseau pourraient y animer un forum de discussion sur des sujets pertinents à l'éducation en français.

Il n'y a aucun besoin ici pour moi de vous présenter un aperçu de situations particulières que vous avez vécues, que ce soit en immersion et dans les programmes francophones, pour vous convaincre de la nécessité d'un tel service. Ces situations, vous vous les êtes racontées maintes fois et le rapport annuel 2002 de CPF le confirme dans le bilan de chacune des provinces. L'Alberta, la Colombie Britannique, les Territoires du Nord Ouest, l'Ontario, le Nouveau Brunswick, Terre Neuve et le Labrador font référence au problème du manque de ressources adéquates.

Historiquement, les explorateurs ont ouvert ce pays en allant de l'Atlantique vers le Pacifique. Si on examine l'histoire de l'immersion, on note que le premier programme a été établi à Saint-Lambert au Québec et qu'aujourd'hui on retrouve des programmes francophones et divers programmes d'immersion d'un océan à l'autre. Lorsque qu'on parle d'environ 175 000 élèves inscrits dans les programmes d'immersion et d'un peu plus de 150 000 élèves dans les programmes francophones à l'extérieur du Québec, sonnons haut et fort la trompette. Lorsqu'on parle de ressources pédagogiques, félicitons

les maisons d'édition qui déploient de plus en plus d'efforts pour répondre aux besoins des élèves en immersion et des francophones vivant en-dehors du Québec. Encourageons-les à continuer le développement de manuels scolaires, de livrets de lecture et de textes littéraires accompagnés de ressources audio-visuelles et électroniques au niveau de nos élèves. Lorsqu'on parle du personnel enseignant, chantons les éloges des pionniers des programmes de français et de tous ceux qui les suivent dans leurs traces. Félicitez-vous de tous les efforts que vous mettez quotidiennement à faire apprendre la langue et à faire vivre la culture.

Mais, et c'est un mais important que je souligne, il faut aussi sonner l'alarme, car plusieurs gouvernements refusent de reconnaître les signes précurseurs d'une pénurie. Des manifestations telles qu'un manque de spécialistes en sciences, en math et en services spécialisés, des manifestations telles que l'embauche d'enseignants sans aucune formation en immersion ou l'assignation de tâches à des enseignants dont la maîtrise de la langue ne répond pas aux exigences du programme.

Dans un article paru dans *The Ottawa Citizen* du 28 mai dernier, on signale que 40% des conseils scolaires canadiens ont de la difficulté à garder leurs nouveaux enseignants et que le problème est fort important en Ontario. Le Collège des directeurs-généraux de l'Alberta indique que, dans les cinq premières années de la profession, trois de dix nouveaux enseignants quittent la profession. Dans l'Ouest, le doyen de la faculté d'éducation à UBC nous fait part d'un sondage récent qui indique que 11% des diplômés de son université quittent la profession dans les cinq premières années. L'Alliance canadienne des organismes d'éducation et de formation, dans son rapport de janvier 2002, souligne l'importance de maintenir et d'augmenter le nombre d'étudiants maîtres afin de pouvoir répondre à la demande qui s'accroîtra dans les prochaines années.

Est-ce le fait que l'enseignant d'aujourd'hui est beaucoup moins le transmetteur de connaissances et beaucoup plus l'activateur, le provocateur, le créateur qui fait peur aux jeunes pédagogues ? Le rôle de l'enseignant s'est bonifié pour évoluer avec la société. Cette nouvelle réalité effraie-t-elle les jeunes adultes ? Ou est-ce le fait, qu'en ce

moment, dans certaines provinces, les offres d'emploi ne sont pas là, les gouvernements sont accablants et l'opinion publique face à notre profession est loin d'être chaleureuse. L'opinion publique, une autre de ces vagues menaçantes, mais une, que je crois fermement, est en train de s'affaïsser.

Voilà pourquoi il faudrait, soit établir un deuxième réseau pan canadien de soutien, soit inclure ce réseau à celui proposé au début de mon allocution. Ce réseau serait le rond point des postes à combler en immersion et aux programmes de français langue première dans toutes les régions du Canada. Non seulement on y retrouverait les postes disponibles, mais les enseignants intéressés à faire un échange pourraient y afficher leurs coordonnées. Il existe déjà plusieurs services électroniques d'affichage de postes mais y naviguer requiert beaucoup de temps et de clics, clics sur la souris.

Ceci nous mène vers un troisième défi d'importance cruciale, la relève dans nos salles de classe et, de ceci, la promotion de la profession. Une de nos responsabilités majeures, surtout par les temps qui courent, est de promouvoir la profession auprès de nos jeunes et auprès du public. Cette promotion nécessite qu'on soit franc avec les élèves par rapport à la qualité linguistique qui sera requise s'ils décident d'entrer dans la profession. Quoique le but principal de l'immersion soit de permettre aux jeunes d'atteindre un niveau fonctionnel de la langue, il faut leur faire voir que pour enseigner la langue ou pour enseigner une autre matière en français, il faut maîtriser l'outil principal, la langue. De là la nécessité de les encourager à persister, à poursuivre des cours de langue parallèlement à leur programme universitaire et à profiter des occasions de perfectionnement offertes sous l'égide des bourses fédérales.

Apprendre une langue est un processus ardu et à long terme. Atteindre une compétence linguistique adéquate pour remplir judicieusement ses fonctions d'enseignement requiert énormément de temps et exige une pratique continue. C'est un vrai test de discipline personnelle et je félicite tous ceux dans cette salle qui ont une autre langue comme langue première et qui ont travaillé et continue à travailler avec acharnement afin d'atteindre et conserver le niveau requis pour la tâche. Et pour les francophones vivant en milieu

majoritairement anglophone, il y a le souci constant de maintenir sa compétence langagière en fonction des nouveautés linguistiques qui se greffent à la langue et encore plus le souci de continuer à vivre pleinement sa francité. Dieu sait comment les appuis quotidiens varient d'un milieu à l'autre! Il faut transmettre le plaisir de parler la langue et le plaisir de l'enseigner. Cela s'accomplit en partie en valorisant la richesse de notre langue, et cette richesse, c'est dans la culture de notre langue. De là l'importance de lancer vos élèves dans des vagues culturelles.

Promotion de la carrière, maintien d'un niveau linguistique adéquat, voilà des préoccupations qui m'amènent à vous parler d'un sujet que je juge de toute importance pour rehausser la qualité de l'enseignement autant en immersion qu'aux programmes francophones et de ce fait contribuer à l'amélioration des résultats d'apprentissage de nos jeunes : la formation continue.

Le souci premier de tout enseignant est la réussite scolaire de chacun de ses élèves. De multiples recherches confirment cet énoncé. Ces recherches nous disent que pour que le personnel enseignant puisse assurer le succès de tous les élèves, les écoles publiques doivent offrir des occasions de formation continue intégrées à l'enseignement. Selon l'organisme américain, *Le National Education Association*, qui a mené une enquête auprès de huit cents enseignants américains en 1996 dans le but de quantifier l'ampleur de l'engagement de ces derniers par rapport à leur perfectionnement, 73% ont répondu qu'ils s'impliquaient dans des activités de perfectionnement afin d'être plus en mesure d'aider leurs élèves à réussir. Environ 55% ont indiqué qu'ils participaient à des sessions de développement professionnel pour améliorer leurs compétences pédagogiques. Parmi les répondants, 34% ont indiqué vouloir approfondir leurs connaissances et seulement 7% ont été motivés par des motifs de carrière. Cette enquête conclut que, si nous espérons améliorer le rendement des élèves, il faut intégrer la formation continue à la profession. Étant donné qu'il y a un lien étroit entre la formation continue et le succès des élèves, nous devons offrir des instances de perfectionnement et de formation ponctuelle greffées au travail quotidien plutôt qu'offertes en fin de journée, en soirée ou en fin de semaine. Comme vous, les enseignants américains se soucient de la qualité de leur enseignement et

veulent avoir le meilleur bagage possible de connaissances et de stratégies pédagogiques pour assurer la réussite de leurs élèves.

Quelles solutions peut-on envisager dans le milieu de l'éducation en français pour essayer de rejoindre ce but, celui d'avoir la formation tissée dans le quotidien de l'école?

Comment s'assurer de recevoir la formation dont on a besoin au moment où on en a besoin?

Une solution : réorganiser l'horaire scolaire. Vous devez insérer vos rencontres professionnelles au calendrier scolaire. Tout un changement qui exige que vous soyez persistants auprès de l'administration et surtout patients. Cela prend du temps pour que la notion d'un tel changement devienne enchâssée dans la psyché des gens pour ensuite devenir une façon de faire intégrée dans la planification scolaire. Ce qu'on vise ici, c'est un changement de comportement. Et comme le répète si bien Michael Fullan (2001), le changement est un processus long et ardu qui fait peur à beaucoup de gens et qui doit être implanté avec prudence et patience.

À qui revient la responsabilité de trouver du temps pour les rencontres professionnelles? Au conseil scolaire? À la direction de l'école? Au personnel enseignant? Les trois ont un rôle à jouer dans ce dossier de réorganisation. Les administrateurs et tous ceux qui ont le pouvoir de faire avancer les dossiers au sein d'une école ou d'un conseil scolaire ont une obligation professionnelle d'appuyer les initiatives de leur équipe-école ou celles d'un regroupement d'enseignants constitué dans le but de se perfectionner. Les conseillers scolaires élus par les citoyens seraient réjouis de voir que les enseignants désirent mettre en place des mécanismes continus pour atteindre les objectifs visés. Suffise qu'ils soient au courant de vos projets! Les tenez-vous au courant?

Quant à l'engagement financier que ce changement requiert, il y aura des coûts, c'est certain; mais il y aura sûrement des économies réalisées dans la réduction de congés de maladie et de surmenage, dans la réduction du nombre d'élèves ayant besoin de services spécialisés, dans la réduction du nombre de contractuels et de mini-ateliers ponctuels et

enfin dans la réduction du nombre de réunions exigées pour présenter les nouveautés pédagogiques.

Ce changement que je propose nécessite une adhésion au concept de leadership partagé. Dans sa définition la plus simple, le leadership partagé, c'est l'administration qui assume son rôle de leadership, en étant le leader des chefs qui se trouvent dans son école parmi son personnel enseignant et son personnel de soutien. C'est la notion du pouvoir partagé. C'est le rejet de la notion du pouvoir centralisé et accessible à peu de personnes.

Ceux qui détiennent le pouvoir d'agir et les cordons de la bourse se doivent de dialoguer avec les professionnels qui oeuvrent dans les salles de classes et les centres d'apprentissage afin de déterminer ensemble les meilleurs moyens de faire avancer les initiatives. Vous, les enseignants, vous devez de présenter des initiatives qui touchent la pédagogie sous tous ses angles, de revendiquer l'accès à une formation et de refuser de vous faire sermonner par rapport aux compressions budgétaires, aux exigences ministérielles et au manque de professionnalisme. Il faut plutôt entamer un dialogue positif qui fait la promotion du perfectionnement continu, qui cible la croissance professionnelle de chacun des membres d'une équipe-école.

Visons aussi la création d'une véritable communauté collaboratrice. L'apprentissage dans une école, c'est pour tout le monde: autant pour l'élève qui est l'apprenti officiellement reconnu que pour le personnel pédagogique qui se doit d'être à la fine pointe des recherches et des innovations en éducation.

L'objectif de l'immersion est d'atteindre un niveau fonctionnel de communication. Ceci nous présente un dilemme intéressant : comment encourager les diplômés de l'immersion qui poursuivent des études universitaires à ne pas délaisser l'apprentissage de la langue à ce niveau. Ce n'est souvent qu'à la fin de leur programme d'étude qu'ils optent pour une carrière en enseignement et faute de rencontrer les exigences linguistiques du programme, ils se voient refuser accès au programme de formation.

Alors, comment pouvons-nous contourner la situation ou du moins l'alléger? Pourquoi ne pas permettre à ces jeunes, surtout ceux qui sont près de la ligne de démarcation et qui rencontrent les autres critères de sélection d'accéder au programme de formation des maîtres en immersion en exigeant qu'ils s'inscrivent à une formation linguistique qui s'offre parallèlement? Ces élèves ont vécu l'expérience de l'immersion et sauront démontrer, en salle de classe, une empathie par rapport à l'effort soutenu nécessaire pour compléter le programme d'immersion.

Fréquemment, ces candidats qui n'ont pas été acceptés dans les modules de l'immersion se retrouvent dans les modules de français de base ou d'anglais des programmes de formation de maîtres. Ils font leurs stages dans des classes de français de base ou en anglais et un an plus tard se trouvent à enseigner en immersion. On sait que de nombreux conseils scolaires, surtout ceux qui n'ont pas la capacité d'évaluer la compétence orale ou écrite, embauchent ces jeunes sachant fort bien qu'ils n'ont pas fait de stages en immersion et que leur niveau de langue est probablement inadéquat pour bien remplir les fonctions du poste. Un scénario trop souvent répété et qui mène à une foule de situations délicates, une fois ces gens en salle de classe. Ce sont les mots au tableau avec des erreurs; ce sont les notes envoyées aux parents avec de mauvaises structures de phrases ; c'est une grammaire mal comprise et un vocabulaire fautif qui est enseigné et qui doit être corrigé l'année suivante. C'est aussi la tendance d'utiliser un peu plus d'anglais parce que c'est plus rapide et plus facile que d'essayer de trouver une autre façon d'expliquer la consigne ou le vocabulaire.

À qui la faute ? Ce n'est pas important d'essayer de répondre à cette question. Plutôt, essayons de trouver des solutions pour les élèves et pour le personnel enseignant. Soyons plus rigides avec nos élèves du secondaire. Ils ont la maturité et la flexibilité intellectuelle. Mais entendons-nous. Mettons de côté les cours de grammaire structurée d'une durée exagérée; visons plutôt la grammaire intégrée à une étude de textes, à une recherche. Aussi, nous devons convaincre nos collègues en sciences et en math de leur responsabilité par rapport à la qualité de la langue utilisée dans les communications orales et écrites. Ensemble, bâtissons un répertoire d'activités et de projets authentiques

qui exigent un niveau de langue soutenu. Par exemple, animer une émission de radio à Radio-Canada Jeunesse avec un vrai animateur comme conseiller. La Société d'état est-elle disposée à investir dans de telles initiatives et jouer un rôle d'intervenante? Rédiger un dépliant touristique de sa région en français pour les adolescents. La Chambre de Commerce pourrait-elle appuyer un tel projet? Recenser les Francophones de sa région par les moyens d'entrevue, de sondage et de recherches. Statistiques Canada, les Sociétés historiques provinciales seraient-elles prêtes à épauler de telles initiatives?

Quant à vous, chers enseignants, voici quelques suggestions pour maintenir la qualité linguistique exigée par vos tâches. Pour la plupart d'entre vous, la réalité quotidienne, c'est un milieu linguistiquement minoritaire. Les obstacles au perfectionnement sont nombreux: une mer anglophone dans laquelle on peut se noyer inconsciemment; un choix de cours de français limité et coûteux; peu de cours en français dans des domaines connexes et un accès limité à des événements culturels.

La langue est en mouvance. Lorsqu'on identifie une lacune dans son habileté linguistique, on doit se lancer un défi personnel : trouver des mécanismes pour remédier aux lacunes. Question d'auto réflexion, de franchise envers soi-même et de courage! Question aussi de se rendre compte à soi-même. N'hésitez jamais à demander à vos collègues de vous corriger: ce n'est pas un signe de faiblesse; c'est un signe de professionnalisme.

Pensez à doter votre publication professionnelle ainsi que votre site électronique d'une clinique linguistique. Pourquoi ne pas vous lancer des défis linguistiques amusants comme le fait l'*Actualité* une fois par année. Pourquoi ne pas reproduire des émissions autant pour vous que pour vos élèves, sur le modèle de *Les Maux des Mots*? Des petites compétitions amusantes entre profs qui adorent jouer avec les mots et avec la langue et qui se feraient un plaisir de créer des petits quiz langagiers. Quelle belle occasion de perfectionnement pour les concepteurs!

Il y a une richesse parmi nous qu'il faut exploiter. Cela est évident lorsqu'on regarde la variété d'ateliers offerts cette année. Ce sont vos collègues qui offrent leur expertise. Chacun ici a quelque chose à contribuer à la profession. N'hésitez pas à le faire. Et ceux qui ont l'habitude de contribuer, allez chercher les autres; encouragez-les et offrez-leur le soutien dont ils ont besoin pour faire le saut.

On a tous une responsabilité de contribuer à sa profession. Non seulement est-ce nécessaire pour faire avancer la science et l'art de l'éducation mais aussi parce que c'est valorisant. De se faire reconnaître par ses collègues, soit en animant un atelier, en publiant un article dans le journal de son syndicat, en présentant une allocution, voilà ce qui donne l'énergie de continuer. On est encore loin d'une citoyenneté qui louange publiquement le corps enseignant et reconnaît sa contribution.

Enfin, je vous invite à penser à votre enseignement en terme d'héritage. Quel est l'héritage que vous allez laisser à vos élèves ? Un amour pour la langue? Un goût pour l'enseignement? Un désir de voyager à travers le monde? Une passion pour les mets français? Quelle sera la qualité de cet héritage ? En tant qu'enseignant, vous leur léguerez vos connaissances, une vision du monde et un engagement à devenir le meilleur d'eux-mêmes. Tout un héritage!

Une dernière question avant de vous quitter. Avez-vous atteint le meilleur de vous-même dans votre profession ? L'excellence, on l'atteint un peu plus chaque jour. En immersion et dans les programmes pour les francophones, on y arrivera en y travaillant quotidiennement, chacun de son côté mais encore plus tous ensemble. Enseigner en immersion ou dans les programmes francophones, c'est avoir la chance de participer au projet collectif de notre pays: celui de rendre bilingue les jeunes citoyens qui le désirent. L'immersion, c'est le secteur privilégié du système publique. C'est le secteur qui valorise la mise en commun des expériences pédagogiques en méthodologie et qui effectue sans relâche des recherches pour améliorer l'état des programmes. L'éducation en français est un magnifique vaisseau d'or qui se meut sur des vagues, parfois menaçantes, mais que nous réussirons à surmonter à cause du regain de souffle que ce genre de congrès nous

offre. De vous se dégage un dynamisme, une créativité et un professionnalisme exemplaire. Apprendre une autre langue, apprendre la langue de ses ancêtres, c'est comme le commencement d'une nouvelle vie. Continuez à sourire quand vos élèves vous diront 'qu'ils sont 13, qu'ils aiment toi et qu'ils sont chauds'.